

LES  
**GROTTES**  
DU DAHARA

RÉCIT HISTORIQUE

PAR



Un ancien Capitaine de Zouaves.

---

PARIS

M. BLOT, LIBRAIRIE MILITAIRE

58, rue de Rivoli, 58

—  
1864

ravin impraticable. Le Gouverneur ayant fait porter des obusiers sur les crêtes, les couvrit d'obus et de balles tirées par les grosses carabines à tige de l'artillerie, et les villages furent incendiés.

La colonne se porta ensuite vers les Flissas. Ceux-ci qui avaient vu du haut de leurs montagnes l'incendie qui venait de détruire les villages ennemis, s'empressèrent de venir acquiescer les conditions de la paix, et cette affaire de la kabylie, qui se présentait sous de sombres couleurs, se trouva terminée d'une manière heureuse, grâce à la manière dont M. le général Pélissier sut mener cette guerre et à la constance dont les troupes firent preuve dans des circonstances excessivement difficiles.

. . . . .  
. . . . .

## 1852

Chacun sait que Laghouat reconnaissait notre domination depuis l'époque où il fut visité, pour la première fois, par le général Marey. Rien de bien sérieux n'était venu troubler cet état de choses lorsque le chérif d'Onergla tourna ses vues sur cette ville, s'y créa un parti et tenta de s'en emparer.

Le général Yusuf, qui se trouvait alors à Djelfa, se hâta d'accourir au secours de Laghouat menacé, et son approche décida la retraite de Ben Abdallah qui, du reste, s'était vu fermer les portes de la ville par le parti qui lui était hostile.

Le général, entré dans Laghouat au milieu des acclamations, s'attacha à éteindre les dissensions qui le divisaient et à réorganiser le pays.

Le chérif, après sa mésaventure, s'était dirigé vers le Djebel-Amour, rasant les tribus qu'il pouvait surprendre par la rapidité de sa marche; mais il échoua encore au point capital de son entreprise par suite de la fermeté du chef du Djebel-Amour et par la nouvelle que nos troupes s'avançaient à marches forcées. Le chérif s'en fut alors dans le sud de la province d'Alger et se rapprocha de Laghouat. Cette ville n'avait pas joui longtemps de la tranquillité que le général Yusuf lui avait apportée; les divisions profondes qui troublaient ce pays, comprimées un instant par la présence de nos troupes, s'étaient réveillées avec une nouvelle ardeur après leur départ, et les représentants de notre autorité avaient été chassés de la ville.

A la nouvelle de ces désordres, le Gouverneur-général prit

toutes les mesures nécessaires pour faire rentrer dans le devoir ce point important du désert.

Le général Yusuf quitta de nouveau Djelfa pour se porter au sud, en même temps que deux colonnes se dirigeaient de Frenda et de Saïda vers El-Abiod.

M. le général Pélissier recevait du Gouverneur-général l'ordre de prendre la haute direction des opérations qu'on allait entreprendre dans le but de rétablir notre autorité à Laghouat et d'atteindre, si c'était possible, le chérif d'Ouerghla.

Le 19 novembre, après une série de marches habiles et rapides, le général Yusuf tomba sur le camp du chérif établi à El-Keig, lui tua 200 hommes et lui prit 2,000 chameaux et 20,000 moutons.

Mais l'agitateur du sud échappa à ce brillant coup de main et se jeta dans Laghouat, qui se déclara complètement contre nous. Il excita si bien le fanatisme des habitants, que tous jurèrent de défendre leur ville jusqu'à la dernière extrémité.

Lorsque le général Yusuf, qui s'était mis à la poursuite du chérif, arriva devant Laghouat, son avant-garde fut reçue à coups de fusil par les habitants répandus dans les jardins. Un combat s'engagea aussitôt, dans lequel nous eûmes 5 tués et 12 blessés.

Le général Yusuf n'était pas homme à commettre les fautes qui nous avaient coûté si cher à Zaatcha; jugeant avec raison qu'il n'avait assez de monde, ni pour enlever la place de vive force, ni pour l'investir complètement, il s'établit fortement dans une bonne position et attendit le général Pélissier, qu'il avait prévenu de ce qui se passait.

A la nouvelle de cette résistance inattendue, le général Pélissier quitta El-Abiod et se dirigea sur Laghouat, tandis que le Gouverneur-général se portait lui-même à Boghar pour être prêt à se rendre, de là, sur le théâtre de la guerre.

Arrivé à Laghouat, le général Pélissier se trouva à la tête de 8 bataillons, 8 escadrons, 4 obusiers de montagne et 2 de campagne. Il était facile de prévoir que ces forces placées dans des mains si vigoureuses et si intelligentes devaient bientôt venir à bout de l'insurrection.

Arrivé le 1<sup>er</sup> décembre, le général reconnaissait la place le 3, et faisait enlever un marabout dont la possession était des plus importantes. Un combat brillant et acharné était livré sur ce point qui restait en notre pouvoir malgré les pertes que nous avions faites, et parmi lesquelles il fallait compter celle du

capitaine de zouaves Bessières, officier d'un grand avenir et d'une bravoure remarquable.

Dans la nuit du 3 au 4, l'artillerie fut mise en batterie et ouvrit la brèche. Le 4, à la pointe du jour, les généraux Bouscarens d'un côté, et Yusuf de l'autre, guidaient leurs colonnes à l'assaut des remparts. Ce furent les mêmes scènes, les mêmes traits de courage, les mêmes dangers qu'à Zaatcha, et, comme Zaatcha, Laghoua succombait après un combat de remparts, de rues et de maisons. A midi le drapeau du 2<sup>e</sup> zouaves flottait sur la casbah de la ville.

Nos pertes furent sensibles, moins encore par le nombre des braves qui tombèrent dans cette lutte que par leur position et les qualités qui les distinguaient. En première ligne nous devons citer le brave général Bouscarens, vieilli dans les camps d'Afrique, connu, apprécié et aimé de toute l'armée. Quand il fut rapporté blessé à son bivouac, les troupes prirent spontanément les armes et les lui présentèrent!... « Vive le général! » crièrent les soldats; « Non pas, mes amis, mais vive la France! » répondit le noble blessé. Une balle lui ayant brisé la cuisse, l'amputation fut jugée nécessaire. Il en reçut la nouvelle avec un calme et une résignation admirables : « Que la volonté de Dieu soit faite! » dit-il simplement. Le général succomba après l'opération. A cette grande perte il faut ajouter celle du commandant Morand, héritier d'une des plus nobles gloires de la France et qui portait si dignement cet héritage; le brillant Bessières, dont j'ai déjà parlé; le jeune et charmant Frantz, et le maréchal-des-logis d'artillerie Millet, frappé sur son obusier à la batterie de brèche. Le général consacra leurs noms dans un ordre du jour où son cœur se montra tout entier. Il voulut en outre que les restes de ces braves fussent ensevelis sur cette brèche même dont ils avaient payé la conquête de leur sang.

C'est ainsi que l'armée d'Afrique inaugurerait l'Empire et l'annonçait au désert.

En même temps que le général s'avancait vers Laghouat, il prévoyait que les tribus sahariennes ne manqueraient pas de se retirer à son approche sur l'Oued-M'za, où se trouvait campé le restant des populations. En conséquence, il dirigea sur ce point notre agha Si Hamza à la tête de 700 cavaliers et 500 fantassins. Après une longue marche à travers le désert Si Hamza tomba sur l'ennemi et le rasa complètement, le jour même où Laghouat tombait en notre pouvoir.

Quand au chérif, il échappa comme par miracle à la destruc-

tion de ses partisans. Blessé de deux coups de feu et laissé pour mort, il fut recueilli par les gens d'un de ses adhérents qui l'enlevèrent sur un brancard fait de quatre fusils, parvinrent à le faire sortir de l'enceinte des palmiers à la faveur de la nuit, et le transportèrent dans un douar du M'zab.

Dans la nuit qui suivit l'assaut, plus de 400 hommes qui étaient parvenus à se cacher dans les jardins, vinrent déposer leurs armes. Plus heureux qu'à Zaatcha, nos soldats purent en outre sauver la vie à plus de 4,200 femmes et enfants.

Depuis cette époque, nous avons toujours tenu garnison à Laghouat, à qui sa position géographique assure un avenir commercial qui en fera un jour une des villes les plus importantes de l'Algérie.

Les années qui ont suivi 1852 ont recueilli les fruits des travaux des dix-huit ans que je viens de raconter. De jour en jour la paix s'est raffermie, et aujourd'hui l'époque des grandes expéditions est passée. Chaque année a vu cependant quelques courses exécutées par nos colonnes, mais toujours en s'éloignant de plus en plus du Tell.

Un seul grand fait militaire domine cette époque, c'est la glorieuse campagne à la suite de laquelle M. le maréchal Randon soumit pour toujours la Kabylie et réalisa le rêve de son illustre prédécesseur, le maréchal Bugeaud.

Les Arabes, vaincus par la force de nos armes, apprécieront de jour en jour davantage les bienfaits de notre domination paternelle, et si quelquefois de folles idées d'insurrection venaient à traverser leur esprit, le nom seul du maréchal qui gouverne l'Algérie, M. le maréchal Pélissier, suffirait pour les contenir dans le devoir. A. B.

#### POST-FACE.

Les événements qui se passent aujourd'hui en Algérie semblent donner un démenti à cette prédiction de l'auteur des *Souvenirs d'un Zouave*; mais, en les considérant avec attention, on ne peut y voir que l'effet de cette ignorance des Arabes signalée dans ces quelques pages, ignorance exploitée par des chefs auxquels nous avons retiré, pour cause sans doute, des emplois auxquels ils tenaient beaucoup.

Du reste, cette échauffourée n'aura d'autre résultat que de raffermir les populations du Tell dans l'obéissance et de prouver aux nomades sahariens que la France a le bras assez puissant pour les frapper même dans les solitudes du désert.